

Simone Schwarz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, 1972

/ parcours : tisser les mémoires, habiter le monde.

Éditions Points – Nathan

Avertissement

Je pensais lire un livre sur l'esclavage, d'autant que c'est **La Fondation pour la mémoire de l'esclavage*** qui a organisé le 10 juin 2026 une visio sur le roman de Simone Swartz-Bart (que j'abrégierai SSB). Il n'en fut rien. J'ai lu un livre sur la transmission, sur la violence, sur la résilience, sur la beauté. SSB imagine une vieille femme, Télumée, narratrice à la première personne de son histoire, au seuil de sa vie, entre le milieu du XIXe siècle et le début du XXe siècle, en Guadeloupe. Télumée va revenir sur ses ascendantes féminines, sur l'amour qu'elle porte à sa grand-mère, sur son parcours, sur sa relation au monde, sa relation aux hommes, à l'amour, à ses semblables, à la vie. Le livre est riche, foisonnant, violent, terriblement beau. C'est un trésor. Il ne peut laisser indifférent.

*vous trouverez sous ce lien toutes les ressources de cette visio
<https://fme-education.netboard.me/6gq3v3n6td/>

Entrer dans le texte par une lecture à voix haute

Réalisée par le professeur

Projet – **débuter** la lecture en quart d'heure lecture à la fin d'un cours de la semaine (ou de chacun des cours), dès la 1ère semaine de cours qui débutera par la séquence-1 consacrée à Rimbaud – p&vstm sera étudié en séq 2, ou enchâssé dans la séq 1 sur laquelle on reviendra pour travailler la mémoire de l'oeuvre cf **Chapitre 9. Cahiers de Douai, A. Rimbaud. Les enjeux d'une lecture qui fait mémoire : parcours de lecture sur un temps étiré**, chapitre d'Albane Karady et Magali Talbott, in *Lire les œuvres littéraires au lycée*, chez L'Harmattan.

Objectif – **entrer** dans le texte par la voix de la conteuse qu'est SSB et imprégner les élèves de la référence antillaise, de sa culture, de son environnement, et de sa voix.

Avertissement – **prévenir** les élèves sur l'emploi du mot nègre. Lors de la visio du 10 juin organisée par la **Fondation pour la mémoire de l'esclavage** sur l'initiative de **Rim Rejichi** qui avait invité **Fanny Margras**, autrice d'une thèse sur le couple Swartz-Bart, à paraître à l'été 2026, une participante a écrit sur le chat à propos du mot nègre, qu'il correspondait à la fierté de la couleur de peau et qu'il était à recontextualiser avec les élèves. Le livre a été écrit en 1972. Mais l'emploi qu'en font les rappeurs noirs-américains, avec la récurrence de « negro » relève du même ordre.

"D'ailleurs, vous entendrez souvent le mot « neg » dans la bouche des haïtiens, n'y voyez pas un terme dépréciatif de notre couleur de peau, non. C'est une appropriation, une revendication de notre identité. « Neg » est devenu le terme désignant un haïtien, quelle que soit la couleur de sa peau, par opposition à « blan », applicable à tous les étrangers."

Idée d'activité – séance de 2 heures

Faire rechercher par les élèves, en groupes, les mots liés à la culture antillaise

Un petit lexique peut paraître nécessaire : esclave-commerce triangulaire, fin de l'esclavage en France (date de 1848), un marron est un ancien esclave qui a fui l'esclavage, un câpre est un métis né d'un parent noir et d'un parent déjà métis, etc.

Un autre sur les espèces – faunes et flores – vivant en Guadeloupe : lambis, gombos, mahoganys, balisier rouge, icaques, ignames, fruits à pain, mancenillier, flamboyant, acomat
Un autre sur les recettes : cassaves, gombos, giraumon
Enfin un sur la terminologie même des Antilles : Caraïbes, Antilles, Guadeloupe, Martinique, à l'opposé de la Polynésie française, le créole

Consigne, par groupe de quatre, emparez-vous d'une liste (2 groupes pour une liste – salle informatique). Faites votre recherche. Mettez-la au propre sur le support de votre choix et venez l'exposer à l'oral devant la classe. Répartissez-vous les rôles.
5 min de prise de paroles en continu

Créer un horizon d'attente avant la lecture du livre par les élèves

Analyse de deux images – 30 minutes

Image 1



Photographie tirée de la présentation du documentaire, réalisé par Camille Clavel, Simone et André Schwarz-Bart, la mémoire en partage, 2018, INA

Image 2



Stéphanie Pricin, Collection personnelle Simone et André Schwarz-Bart. Avec leur aimable autorisation, présentée lors de la visio du 10 juin 2026 par Fanny Margras, docteure en lettres et littératures francophones codirectrice du groupe de recherche "Schwarz -Bart", ITEM, (CNRS/ENS), surnommée Fanotte. C'est elle qui a inspirée SSB pour le personnage de Télumée Miracle.

Consigne, comparez cette photographie à cet extrait du livre.

p&vstm, éd scolaire Points, p 239

« fumer ma vieille pipe », une vieille femme qui regarde le temps qui passe

- | | |
|---|--|
| 1 | Il y a bien longtemps que j'ai laissé ma robe de combat et ce n'est pas d'aujourd'hui que le tumulte ne m'atteint plus. Je suis trop vieille, bien trop vieille pour tout ça, et le seul plaisir qui me reste sur la terre est de fumer, fumer ma vieille pipe, là, au seuil de ma case, recroquevillée sur mon petit banc, à barrer la brise de mer qui flatte ma carcasse comme un baume soulageant. Soleil levé, soleil couché, je reste sur mon petit banc, perdue, les yeux ailleurs, à chercher mon temps au travers |
| 5 | de la fumée de ma pipe, à revoir toutes les averses qui m'ont trempée et les vents qui m'ont secouée. Mais pluies et vents ne sont rien si une première étoile se lève pour vous dans le ciel, et puis une seconde, une troisième, ainsi qu'il advint pour moi, qui ai bien failli ravir tout le bonheur de la terre. Et même si les étoiles se couchent, elles ont brillé et leur lumière clignote, encore, là où elle est venue se déposer : dans votre deuxième cœur. |

Activité d'écriture d'appropriation – 30 minutes

Sujet 1

Choisissez l'une de ces deux photographies. Faites-en le portrait le plus précis et le plus poétique possible. Pensez à votre grand-mère, à ce qu'elle vous apporte, à ce que vous ressentez pour elle, ce à quoi vous aimeriez l'associer, par exemple. Écrivez en pensant que vous aimeriez lui offrir ce texte en cadeau.

En parallèle, idée possible de projet avec le dispositif « Une lettre, un sourire » en partenariat avec l'Ehpad des Rubans de Valdoie
<https://1lettre1sourire.org/>

Sujet 2

Si les portraits proposés ne vous inspirent pas, partez du premier portrait et imaginez ce que cette personne a pu faire de sa vie, à la manière du texte ci-dessus.

Plan du cours

I. Tissage de femmes

- A. Portraits de femmes
- B. la transmission
- C. les conteuses

II. Habiter un monde violent

- A. meurtres et désir de mort
- B. les violences faites aux femmes
- C. l'esclavage

III. Habiter un monde merveilleux

- A. les coups de foudre
- B. les éclaircies
- C. les bains

Propositions de sujets d'exposés sur le livre

à donner aux élèves avant qu'ils ne se lancent dans sa lecture

1-A la lecture du livre, reconstituez l'itinéraire de Télumée et des autres personnages à l'intérieur, voire à l'extérieur, de l'île de la Guadeloupe.

2-Les poètes de la négritude, mouvement de la négritude, littérature antillaise ou antillanité, artistes connus et personnes importantes de ce concept : expliquez, présentez ces notions littéraires.

3-Proverbes et dictons, contes et légendes, rituels, chants populaires : qu'apportent-ils au récit de Télumée ?

Proposition de déroulé du cours

Cette proposition s'organise comme un catalogue dans lequel piocher selon les envies et les centres d'intérêt de chacun. Son organisation en plan ne se veut pas contraignante ; elle doit permettre de jongler entre les parties et les sous-parties, dans l'ordre que l'on souhaite. Ce déroulé propose un éventail large d'extraits et d'entrées possibles dans le texte, afin de pouvoir se renouveler, ou pas, d'une année sur l'autre. Les activités, cf « Consignes », proposées aux élèves peuvent être réalisées en classe ou à la maison. L'objectif est de leur faire manipuler le livre le plus possible, afin de les préparer à la dissertation.

I. Tissage de femmes

A. Portraits de femmes

Le livre est composé de deux parties : « Présentation des miens », contenant deux chapitres (Fondation de la dynastie, Une lignée tragique) présentant les ascendantes de Télumée, Minerve (arrière-grand-mère), Toussine (grand-mère, surnommée Reine Sans Nom, que j'abrègerai RSN) et Victoire (sa mère), puis d'une longue deuxième partie retraçant toute la vie de Télumée en 15 chapitres, intitulée « Histoire de ma vie ».

Consigne, en binôme, saisissez-vous des trois extraits distribués – 13 extraits en tout -, lisez-les et déduisez-en quel portrait de femme s'en dégage ainsi que les procédés d'écriture mis en place pour le faire. (activité de 2 h)

1-Portraits de Minerve et Toussine, p 33

1	Toute jeune encore, vaillante, les reins toujours ceints d'une toile de journalière, Minerve avait une peau d'acajou rouge et patinée, des yeux noirs débordants de mansuétude. Elle possédait une foi inébranlable en la vie.
5	Devant l'adversité, elle aimait dire que rien ni personne n'userait l'âme que Dieu avait choisie pour elle, et disposée en son corps. Tout au long de l'année, elle fécondait vanille, récoltait café, sarclait bananeraies et rangs d'ignames. Sa fille Toussine n'était pas non plus portée aux longues rêveries. Enfant, à peine debout, Toussine aimait à se rendre utile, balayait, aidait à la cueillette des fruits, épluchait les racines. L'après-midi, elle se rendait en forêt, arrachait aux broussailles le feuillage des lapins, et, parfois, prise d'un caprice subit, elle s'agenouillait à l'ombre des mahoganys, pour chercher de ces graines plates et vives dont on fait des colliers.

2-Portrait de Toussine – RSN, p 46-47

1	Alors le ventre de Toussine ballonna, éclata et l'enfant s'appela Victoire, et c'était ce que les nègres attendaient pour se réjouir. Le jour du baptême ils se présentèrent devant Toussine et lui dirent : - Du temps de ta soierie et de tes bijoux, nous t'appelions Reine Toussine. Nous ne nous étions pas trompés de beaucoup, car tu es une vraie reine. Mais aujourd'hui, avec ta Victoire, tu peux te vanter, tu nous as plongés dans l'embarras. Nous avons
5	cherché un nom de reine qui te convienne mais en vain, car à la vérité, il n'y a pas de nom pour toi. Aussi désormais, quant à nous, nous t'appellerons : Reine Sans Nom. Et les nègres burent, mangèrent, et se réjouirent. C'est depuis ce jour-là qu'on appelle ma grand-mère la Reine Sans Nom.

3-Portrait de Victoire, p 49

1	Petite mère Victoire était lavandière, elle usait ses poignets aux roches plates des rivières, et sous les lourds carreaux lissés à la bougie son linge sortait comme neuf. Tous les vendredis, elle descendait l'ancien sentier des marchandes, arrivait à la route coloniale où l'attendait un énorme ballot de linge venu par une voiture à cheval. Elle hissait le ballot sur sa tête et gagnait les hauteurs de L'Abandonnée. Aussitôt arrivée, elle se mettait à laver son linge en chantant, à le sécher, l'amidonner et le repasser, chantant toujours. Ensuite, des après-midi durant, elle travaillait en plein air sur une table installée au pied d'un manguier,
5	

10	chantant comme une pie heureuse. Empruntant ce passage pour se rendre à la route, des commères lui criaient parfois... une frêle comme toi à manier ces fers si lourds, tu y laisseras tripes et boyaux. Un timide sourire se dessinait alors au niveau des yeux de Victoire et elle répondait... petite hachette coupe gros bois et s'il plaît à Dieu, nous irons encore comme ça. Ma sœur Régina et moi gambadions autour de ses jambes, et nous l'entendions, après, qui se disait... les peines sont les mépris et mieux vaut faire envie que pitié... chante, Victoire, chante, et elle reprenait son couplet.
----	---

4-Portrait de Victoire, p 51

1	Petite mère était une femme qui portait son visage haut levé par-dessus un cou délicat. Ses yeux toujours entrouverts semblaient dormir, rêver à l'ombre de leurs cils touffus. Mais à bien observer son regard, on y lisait sa détermination à demeurer sereine sous la violence même des vents, et à considérer toutes choses à partir de ce visage haut levé. Personne ne s'était avisé de la beauté de ma mère à L'Abandonnée, car elle était très noire, et ce n'est qu'après que mon père eut jeté les
5	yeux sur elle que tous en firent autant. Quand elle se tenait assise au soleil, il y avait dans la laque noire de sa peau des reflets couleur de bois de rose, comme on voit aux anciennes berceuses. Lorsqu'elle bougeait, le sang affluait à sa peau, se mêlait à sa noirceur et des reflets lie-de-vin apparaissaient à ses pommettes. Si elle se tenait dans l'ombre, elle colorait l'air qui l'entourait, immédiatement, et c'était comme si sa propre présence suscitait alentour une auréole de fumée. Riant, sa chair se tendait, gonflait à en devenir transparente, et quelques veines vertes lui sillonnaient le dos des mains. Triste elle semblait se consumer
10	tel un feu de bois, une couleur de sarment brûlé lui venait et sa peine montant, elle en devenait presque grise. Mais il était rare de la surprendre en cette dernière couleur de cendre fraîche, car elle n'était jamais triste en public, même devant ses enfants.

5-Portrait de Toussine – RSN, p 70-71

1	À la lueur du fanal, je me risquai à regarder grand-mère en face, à la contempler sans détours ni ruses, pour la première fois. Reine Sans Nom était habillée à la manière des « négresses à mouchoir », qui portent un madras en guise de coiffe. Lui enserrant bien le front, le tissu retombait sur son dos en trois pointes effilées, à la « tout m'amuse, rien ne m'attache ». Elle avait un visage un peu triangulaire, bouche fine, court nez droit, régulier, avec des yeux d'un noir pâli, atténué, à la manière
5	d'un vêtement qui a trop passé au soleil et à la pluie. Grande, sèche, à peine voûtée, ses pieds et ses mains étaient particulièrement décharnés et elle se tenait fière dans sa berceuse', m'examinant elle aussi sous toutes les coutures, cependant que je la contemplais de la sorte. Sous ce regard lointain, calme et heureux qui était le sien, la pièce me parut tout à coup immense et je sentis que d'autres personnes s'y trouvaient, pour lesquelles Reine Sans Nom m'examinait, m'embrassait maintenant, poussant de petits soupirs d'aise. Nous n'étions pas seulement deux vivantes
10	dans une case, au milieu de la nuit, c'était autre chose et bien davantage, me semblait-il, mais je ne savais quoi. À la fin elle chuchota rêveusement, tant pour moi que pour elle-même... je croyais que ma chance était morte, mais aujourd'hui je le vois bien : je suis née négresse à chance, et je mourrai négresse à chance.

6-Portrait de Toussine – RSN, p 71

1	Grand-mère n'était plus d'âge à se courber sur la terre des Blancs, amarrer les cannes, arracher les mauvaises herbes et sarcler, couper le vent, mariner son corps au soleil comme elle avait fait toute sa vie. Son temps d'ancienne était venu, le cours de sa vie avait baissé ; c'était maintenant une eau maigre qui s'écoulait lentement entre les pierres, en un petit mouvement quotidien, quelques gestes pour quelques sous. Elle avait son jardin, son porc, ses lapins et ses poules, elle cuisait des galettes de manioc
5	sur une platine, des gâteaux aux cocos, faisait des sucres d'orge, cristallisait des patates douces, des surelles et des fruits-défendus qu'elle remettait tous les matins au père Abel, dont la boutique était contiguë à notre case.

7-La victoire de Télumée, p 126

1	Noël était tout proche et couchée sur ma paillasse, j'entendais les cantiques montant depuis les cases jusqu'aux étoiles, comme pour supplier l'amour de descendre, enfin, pour le décrocher du ciel. Par instants, portés par un souffle de vent, les roulements de tambour me parvenaient aussi et je me disais que le cœur même du diable doit lui faire mal, à voir tout ce lot de misère et la
5	malignedé du nègre à forger du bonheur, malgré tout. Il y avait trêve, là-bas, dans les petites cases enfouies sous les cannes, il y avait répit pour le nègre et celui-c en devenait encore plus malin, me disais-je, à faire tous ces tours de magie dans l'air, à danser et battre tambour en même temps, à être vent et voile à la fois. Le combat avec M. Desaragne était loin, et je n'y avais pas vu ma victoire de négresse, ni ma victoire de femme. C'était seulement un des petits courants qui feraient frémir mon eau, avant que je me noie dans l'océan.

8-Réflexion de Télumée sur elle-même, p 129

1	L'eau stagnait par endroits, autour de roches verdâtres, mais plus loin elle reprenait son cours, ruisselait à nouveau, claire, transparente. Penchée sur mon image, je songeai que Dieu m'avait mise sur terre sans me demander si je voulais être femme, ni quelle couleur je préférais avoir. Ce n'était pas ma faute s'il m'avait donné une peau si noire que bleue, un visage qui ne ruisselait pas de beauté. Et cependant, j'en étais bien contente, et peut-être si l'on me donnait à choisir, maintenant, en cet instant précis, je choiserais cette même peau bleutée, ce même visage sans beauté ruisselante.
5	

9-La définition du patronyme par RSN, p 133

1	Ne l'effraye pas, mon nègre, ne trouble pas sans raison la paix des colombes. Mais puisque franchise se rend par franchise, voici : nous les Lougandor, nous ne sommes pas des coqs de race, nous sommes des coqs guinmes, des coqs de combat. Nous connaissons les arènes, la foule, la lutte, la mort. Nous connaissons la victoire et les yeux crevés. Tout cela ne nous a jamais empêchés de vivre, ne comptant ni sur le bonheur, ni sur le malheur pour exister, pareils aux feuilles des tamariniers qui se ferment la nuit et s'ouvrent le jour.
5	

10-La renaissance de Télumée, p 173

1	Le soleil n'est jamais fatigué de se lever, mais il arrive que l'homme soit las de se retrouver sous le soleil. Je n'ai pas le souvenir des jours qui suivirent. Je sus plus tard qu'on me vit — assise sur une pierre, le lendemain matin, dans l'arrière-cour de Reine Sans Nom, plongée dans une hébétude totale. Je restai là plusieurs semaines, sans bouger, ne distinguant même plus le jour d'avec la nuit. Reine Sans Nom me donnait à manger et me rentrait le soir venu, comme un poussin qu'on préserve des mangoustes. Lorsqu'on me parlait je restais muette, et l'on disait que la parole m'était devenue la chose la plus étrangère du monde. Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Pour ne pas faiblir devant moi, Reine Sans Nom partait pour la première fois lancer son chagrin en pleine rue... mon enfant, mon enfant, sa tête est partie, partie...
5	Un jour, venant à moi sans une parole, elle tira brusquement une aiguille de son corsage et m'en piqua le bras.
10	- Tu vois bien, dit-elle, que tu n'es pas un esprit, puisque tu saignes... Et puis levant les bras au ciel, dépliant avec peine ses vieux os, elle regagna sa case. Sur l'instant de la piqûre, penché tout contre moi, le visage de Reine Sans Nom m'était apparu tout aplati, écrasé, sans bouche ni nez ni oreilles, une sorte de moignon informe d'où saillaient seulement ses beaux yeux, qui semblaient exister indépendamment de tout le reste. Un peu plus tard, grand-mère m'entendit qui chantais à tue-tête, debout sur ma roche, chantais si fort que je semblais vouloir couvrir une voix qui chantait en même temps que moi, la voix d'une personne dont je me refusais d'entendre la chanson. Toujours chantant ainsi, je pris en courant le chemin de la rivière et m'y jetai, m'y trempai et m'y retrempai un certain nombre de fois.
15	Enfin, je regagnai toute mouillée la case, mis des vêtements secs et dis à grand-mère... la Reine, la Reine, qui dit qu'il n'y a rien pour moi sur la terre, qui dit pareille bêtise ?... en ce moment même j'ai lâché mon chagrin au fond de la rivière et il est en train de descendre le courant, il enveloppera un autre cœur que le mien... parle-moi de la vie, grand-mère, parle-moi de ça...

11-Portrait de RSN avant sa mort, p 177

1	Dans un visage qui s'amenuisait, ses yeux avaient soudainement grandi, comme pour capter jusqu'aux moindres nuances des choses et des êtres qui venaient à elle, une poule, l'ombre d'un bambou qui plie au vent, une bruine transparente en plein soleil. Quand elle vous regardait, on avait l'impression de recevoir un petit morceau de sa science, un morceau sans aigreur et sans haine, auréolé d'une certaine gaieté qui vous suivait bien après qu'on l'eut quittée. Un jour, je la trouvai en grande faiblesse dans son lit et toute honteuse de ne pas pouvoir se lever. Des escarres lui étaient venues ces derniers temps, et elle s'en plaignit. Je l'installai sur sa couche et après m'avoir fait tourner et virer devant elle, pour me contempler, ainsi qu'elle l'avait fait ce premier jour où elle me ramena de L'Abandonnée, elle réclama une crème de dictame parfumée à la vanille. Tandis que je remuais les casse-roles, soufflais le charbon, écrasais les flocons de dictame, le soir se posa comme une caresse entre les maisons et les arbres, dans la splendeur habituelle des soirées de Fond-Zombi. Étalés sur la blancheur de l'oreiller, humides de sueur, les cheveux de grand-mère entouraient son front ridé, et leurs reflets d'eau pâle, verdâtre, le ceignaient comme un diadème de cristal. Cependant il y avait au fond de ses yeux un air de malice profonde, un soulagement sans bornes, une gaieté qui la rendait très vivante, plus vivante que jamais, peut-être, telle exactement qu'au temps de sa pleine jeunesse. Après qu'elle eut mangé sa crème, je posai la tête de grand-mère sur mes genoux, et elle me parla de l'équilibre de la nature et des astres, de la permanence du ciel et des étoiles, et de la souffrance qui n'est somme toute qu'une manière d'exister comme une autre. La fenêtre de la chambre était grande ouverte et depuis notre lit, nous pouvions voir le ciel et la pointe extrême de la montagne, encore dans la lumière du soir, qui semblait agrandir toutes choses, nous dévoilant un arbre, une tige de bambou dans son éternité.
5	
10	
15	

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

12-Le surnom de Télumée, le sens du titre, p 237

1	Mais quand l'aube se leva sur le cercueil de l'ange Médard, bal fini, violons en sac, les gens se présentèrent devant moi et dirent, leurs traits ruisselants de placidité... chère femme, l'ange Médard a vécu en chien et tu l'as fait mourir en
5	- homme... depuis que tu es arrivée au morne La Folie, nous avons vainement cherché un nom qui te convienne... aujourd'hui, te voilà bien vieille pour recevoir un nom, mais tant que le soleil n'est pas couché, tout peut arriver... quant à nous, désormais, nous t'appellerons : Télumée Miracle...

13-Dernier portrait, p 239

1	Il y a bien longtemps que j'ai laissé ma robe de combat et ce n'est pas d'aujourd'hui que le tumulte ne m'atteint plus. Je suis trop vieille, bien trop vieille pour tout ça, et le seul plaisir qui me reste sur la terre est de fumer, fumer ma vieille pipe, là, au seuil de ma case, recroquevillée sur mon petit banc, à barrer la brise de mer qui flatte ma carcasse comme un baume soulageant. Soleil levé, soleil couché, je reste sur mon petit banc, perdue, les yeux ailleurs, à chercher mon temps au travers de la fumée de ma pipe, à revoir toutes les averses qui m'ont trempée et les vents qui m'ont secouée. Mais pluies et vents ne sont rien si une première étoile se lève pour vous dans le ciel, et puis une seconde, une troisième, ainsi qu'il advint pour moi, qui ai bien failli ravir tout le bonheur de la terre. Et même si les étoiles se couchent, elles ont brillé et leur lumière clignote, encore, là où elle est venue se déposer : dans votre deuxième cœur.
5	

Un certain nombre de binômes vient devant la classe présenter ses extraits, afin d'avoir un rendu sur l'ensemble des extraits.

Bilan de la classe sur les portraits de femmes du livre.

B. la transmission

Entre les femmes du livre se passe une transmission, celle d'abord entre Télumée et sa grand-mère Toussine. Véritable relation affective et complète, Toussine est une savante, une femme d'expérience qui a un mot sur tout, avec toujours un proverbe issu du bons sens populaire sur les lèvres. Elle est le guide de sa vie. Man Cia, l'amie de Toussine, a aussi un rôle de passeuse. C'est elle qui connaît le splantes, qui l'initie à son rôle futur de soigneuse, voire de sorcière.

L'arrivée de Télumée chez sa grand-mère Toussine, p 73

1	C'était l'heure où la brise se lève, monte doucement la colline, gonflée de toutes les odeurs qu'elle a ramassées en chemin. Grand-mère prenait position dans sa berceuse, au seuil de la case, m'attirait contre ses jupes et, soupirant d'aise à chaque mouvement de ses doigts, entreprenait tranquillement de me faire les nattes. Entre ses mains, le peigne de métal ne griffait que le vent. Elle humectait chaque touffe d'une coulée d'huile de carapate, afin de lui donner souplesse et brillant, et, avec des
5	précautions de couseuse, elle démêlait ses fils, les rassemblait en mèches, puis en tresses rigides, qu'elle enroulait sur toute la surface de mon crâne. Et ne s'interrompant que pour se gratter le cou, le haut du dos, une oreille qui la chagrinait, elle modulait finement des mazoukes lentes, des valse et des biguines doux-sirop, car elle avait le bonheur mélancolique.
10	Il y avait Yaya, Ti-Rose Congo, Agoulou, Peine procurée par soi-même et tant d'autres merveilles des temps anciens, tant de belles choses oubliées, qui ne flattent plus l'oreille des vivants.
15	Elle connaissait aussi de vieux chants d'esclaves et je me demandais pourquoi, les murmurant, grand-mère maniait mes cheveux avec encore plus de douceur, comme si ses doigts en devenaient liquides de pitié. Lorsqu'elle chantait les chansons ordinaires, la voix de Reine Sans Nom ressemblait à son visage où seules les joues, à hauteur de pommette, formaient deux taches de lumière.
20	Mais pour les chants d'esclaves, soudain la fine voix se détachait de ses traits de vieille et, s'élevant dans les airs, montait très haut dans l'aigu, dans le large et le profond, atteignant des régions : lointaines et étrangères à Fond-Zombi, et je me demandais si Reine Sans Nom n'était pas descendue sur terre par erreur, elle aussi. Et j'écoutais la voix déchirante, son appel mystérieux, et l'eau commençait à se troubler sérieusement dans ma tête, surtout lorsque grand-mère chantait :
	<i>Manman wé wé wé Idahé Ida é vendu é livré Idahé Ida é vendu é livré Idahé¹</i>
	À ce moment-là, grand-mère se penchait sur moi, caressait mes cheveux et leur faisait un petit compliment, bien qu'elle les sût plus courts et entortillés qu'il n'est convenable. Et j'aimais toujours les entendre, ses compliments, et comme je soupirais contre

son ventre, elle me soulevait le menton, plongeait son regard dans le mien et chuchotait, avec un air d'étonnement :
- Télumée, petit verre de cristal, mais qu'est-ce que vous avez donc, dans votre corps vivant... pour faire valser comme ça un vieux cœur de négresse ?

Notes

1-Maman, où est Idahé / Ida est vendue et livrée Idahé/ Ida est vendue et livrée Idahé

Grammaire

Consigne, repérez la nature de la négation de cette phrase ci-dessous. En connaissez-vous d'autres ?

l. 3 - Entre ses mains, le peigne de métal ne griffait que le vent.

Consigne, réécrivez d'une autre manière cette interrogation directe ci-dessous. Puis transformez-la en interrogation indirecte avec la phrase commençant par « Toussine demanda à Télumée... ».

l. 23 - - Télumée, petit verre de cristal, mais qu'est-ce que vous avez donc, dans votre corps vivant ?

Ce passage, comme les deux suivants à étoffer peut-être, pourront faire l'objet d'une **explication linéaire**, ou d'un **commentaire**. Il n'est pas sans faire penser à **La Tresse** de Laetitia Colombani, sorti en 2017, aux éditions Grasset, dont voici deux extraits. Lecture cursive possible ?

La Tresse, Laetitia Colombani, 2017, p 20

Même symbolisme des tresses, comme passeuses d'une mémoire et d'une transmission à se passer de femme à femme, le rituel de cette coiffure particulière que l'on fait à sa fille devient symbole de l'écriture et du pouvoir des mots, comme au tout début du roman, à la fin du 1^{er} chapitre ou à sa toute fin, dans son épilogue.

- | | |
|---|--|
| 1 | Smita, elle, a de la chance : Nagarajan ne l'a jamais battue, jamais insultée. Lorsque Lalita est née, il a même été d'accord pour la garder. Pas loin d'ici, on tue les filles à la naissance. Dans les villages du Rajasthan, on les enterre vivantes, dans une boîte, sous le sable, juste après leur naissance. Les petites filles mettent une nuit à mourir.
Mais pas ici. Smita contemple Lalita, accroupie sur le sol en terre battue de la cahute, en train de coiffer son unique poupée. |
| 5 | Elle est belle, sa fille. Elle a les traits fins, les cheveux longs jusqu'à la taille, que Smita démêle et tresse tous les matins. Ma fille saura lire et écrire, se dit-elle, et cette pensée la réjouit.
Oui, aujourd'hui est un jour dont elle se souviendra toute sa vie. |

La Tresse, Laetitia Colombani, 2017, Epilogue, p 221

- | | |
|----|--|
| 1 | Mon ouvrage est terminé.
La perruque est là, devant moi.
Le sentiment qui m'envahit est unique.
Nul n'en est le témoin. |
| 5 | C'est une joie qui m'appartient,
Le plaisir de la tâche accomplie,
La fierté du travail bien fait.
Tel un enfant devant son dessin, je souris. |
| 10 | Je songe à ces cheveux,
À l'endroit d'où ils viennent,
Au chemin qu'ils ont fait,
À celui qu'ils feront encore.
Leur route sera longue, je le sais.
Ils verront plus du monde |
| 15 | Que je n'en verrai jamais, |

	<i>Enfermée dans mon atelier. Qu'importe, leur voyage est aussi le mien. Je dédie mon travail à ces femmes, Liées par leurs cheveux,</i>
20	<i>Comme un grand filet d'âmes. À celles qui aiment, enfantent, espèrent, Tombent et se relèvent, mille fois, Qui ploient mais ne succombent pas. Je connais leurs combats,</i>
25	<i>Je partage leurs larmes et leurs joies. Chacune d'elles est un peu moi.</i>
	<i>Je ne suis qu'un lien, un trait d'union dérisoire Qui se tient</i>
25	<i>À l'intersection de leurs vies, Un fil ténu qui les relie, Aussi fin qu'un cheveu, Invisible au monde et aux yeux.</i>
	<i>Demain, je me remettrai à l'ouvrage.</i>
30	<i>D'autres histoires m'attendent. D'autres vies. D'autres pages.</i>

La mort de Reine Sans Nom, p 181

1	J'entendais des rires au-dehors, des voix humaines, il bruinaient doucement et je ne pouvais croire que Reine Sans Nom se mourait. Elle ferma les yeux, eut une longue pause et me souffla de mettre de l'eau à tiédir sur le feu, car elle tenait à faire elle-même sa toilette de morte. Sa toilette terminée, je l'habillai de sa chemise de nuit rose, la meilleure, pliée et repassée depuis longtemps,
5	car elle avait toujours voulu arriver en rose dans l'au-delà. Tandis que je lui mettais sa chemise, elle fit un signe de la main pour me dire que le temps passait et j'en fus troublée, car je ne m'étais jamais imaginée que l'on puisse mourir ainsi, avec une telle douceur. Lorsqu'elle fut habillée, coiffée, poudrée, elle sembla vraiment satisfaite d'elle-même et de la terre, ses yeux firent lentement le tour de la chambre et elle dit... Télumée, la peine existe, et chacun doit en prendre un peu sur ses épaules... ah, maintenant que
10	je t'ai vue souffrir, je peux tranquillement fermer mes deux yeux, car je te laisse avec ton panache sur la terre... dès qu'il n'y aura plus de buée sur le miroir, envoie chercher man Cia, elle s'occupera de tout... surtout ne va pas crier, car si tu le fais pour moi, que fera la mère qui reste après son enfant ?... et puis ne va pas avoir peur d'un cadavre... ne va pas avoir peur...
15	Elle remuait encore les lèvres, tentait de parler, mais sa langue s'était faite pesante et elle ne dit plus rien. Sa tête était sur mes genoux et je la caressais. Au bout d'un moment, elle s'assoupit et respira faiblement, de plus en plus faiblement et au fur et à mesure, ses mains, sa poitrine ne bougèrent plus et je sus qu'elle était morte.

Man Cia transmet son savoir de soigneuse, de magicienne, p 193

1	Puis elle prenait un verre de rhum, faisait cul sec et claquant la langue de satisfaction, riait à petits coups légers du fond de sa gorge: - Une vieille comme moi, comme tu me brusques... tu n'as donc pas de respect pour mes cheveux blancs ?...
5	Elle secouait la tête, projetait sur moi le jet douloureux et éblouissant de son regard d'ancienne, et nous nous levions, nous nous promenions dans la forêt où man Cia m'initiait aux secrets des plantes. Elle m'apprenait également le corps humain, ses nœuds et ses faiblesses, comment le frotter, chasser malaises et crispations, démissures. Je sus délivrer bêtes et gens, lever les envoûtements, renvoyer tous leurs maléfices à ceux-là mêmes qui les avaient largués. Cependant, chaque fois qu'elle était sur le point de me dévoiler le secret des métamorphoses, quelque chose me retenait, m'empêchait de troquer ma forme de femme à deux seins contre celle de bête ou de soucougnant' volant, et nous en restions là. En fin d'après-midi, nos conversations en venaient à prendre un certain ton, toujours le même, à la fois décevant et mystérieux. La clarté du jour nous pénétrait, la lumière arrivait par ondes à travers le feuillage que le vent secouait, et nous nous regardions, étonnées de certaines paroles, de certaines pensées que nous avions eues ensemble, et soudain man Cia se penchait et me demandait âprement, à brûle-pourpoint... sont-ils arrivés à nous casser, à nous broyer, à nous désarticuler à jamais ?... Ah, nous avons été des marchandises à l'encan et aujourd'hui, nous nous retrouvons le cœur fêlé... Tu vois, ajoutait-elle avec un petit rire léger, dissipant, ce qui m'a
15	toujours tracassée, dans la vie, c'est l'esclavage, le temps où les boucauts de viande avariée avaient plus de valeur que nous autres, j'ai beau y réfléchir, je ne comprends pas...

Télumée devient sorcière malgré elle, p 226

1	Mes yeux étaient deux miroirs dépolis et qui ne reflétaient plus rien. Mais lorsqu'on m'amena des vaches écumanes, le garrot gonflé de croûtes noires, je fis les gestes que m'avait enseignés man Cia et l'une d'abord, puis l'autre, les bêtes reprirent goût à la vie. Le bruit courut que je savais faire et défaire, que je détenais les secrets et sur un énorme gaspillage de salive, on me hissa malgré moi au rang de dormeuse, de sorcière de première. Les gens montaient à ma case, déposant entre mes mains le malheur, la confusion, l'absurdité de leurs existences, les corps meurtris et les âmes, la folie qui hurle et celle qui se tait, les misères vécues en songe, toute la brume qui enveloppe le cœur des humains. Je les regardais venir avec ennui, lassitude, encore prisonnière de mon propre chagrin, et puis leurs yeux m'intriguaient, leurs voix m'éveillaient de mon sommeil, leurs souffrances me tiraient à eux comme un cerf-volant qu'on décroche des hautes branches.
5	
10	Je savais frotter, je pouvais renvoyer certaines flèches d'où elles venaient, mais quant à être une devineuse hélas, je n'étais pas plus devineuse que la Vierge Marie. Cependant les gens me pressaient, me sollicitaient, m'obligeaient à prendre leurs chagrins sur mes épaules, toutes les misères du corps et de l'esprit... la honte, le scandale des vies dilapidées... Alors j'allumais une bougie de dormeuse et je faisais des gestes, certains appris chez man Cia, d'autres encore dont j'avais entendu parler, d'autres qui venaient de nulle part, surgis de l'écume et des cris.

C. les conteuses

Tout le récit est témoin de la tradition orale, au point de pouvoir parler d'oralité de l'oeuvre. Là aussi, on a comme une passation de pouvoir de l'oralité entre Toussine qui a l'habitude de raconter des histoires aux enfants que sont Télumée et Elie quand ils sont petits et Télumée qui devient conteuse à son tour, quand elle reveint de chez les Desaragne, entre deux prises de son travail dans la grande propriété de Belle-Feuille à Galba. On pense à la grand-mère de Gaby, dans *Petit Pays* de Gaël Faye, sorti, chez Grasset, en 2016.

Les cinq contes de Reine Sans Nom, p 94-95

1	Quand nous redescendions à Fond-Zombi, nous nous sentions encore flotter dans l'air, par-dessus les cases perdues, les âmes offensées, indécises, en friche des nègres, au gré du vent qui soulevait nos corps tels des cerfs-volants. La brise nous déposait devant la case de Reine Sans Nom, au pied des marches de terre battue, lisse et rose, et une large bande de soleil couchant s'engouffrait par la porte sur la vieille qui se tenait presque au ras du sol, sur son banc minuscule, drapée dans son éternelle robe à fronces, et balançant lentement son corps, les yeux ailleurs.
5	Élie allait chercher du bois pour le père Abel, j'étendais mon linge pour la nuit, et Reine Sans Nom se mettait à faire une sauce d'écrevisse à se mettre à genoux, crier pardon merci. Ça et là, mèches baissées, quelques lampes brûlaient déjà au loin, et les poules commençaient à monter aux arbres, pour la nuit.
10	Élie revenait en courant et grand-mère haussait la mèche de son fanal, afin que nous décortiquions à l'aise nos écrevisses. Et puis grand-mère déposait précautionneusement sa carcasse dans la berceuse dodine, nous nous asseyions à ses pieds, de part et d'autre, sur de vieux sacs de farine, et après un De profundis pour ses morts, Jérémie, Xango, Minerve et sa fille Méranée, elle nous disait quelques contes sur lesquels s'achevaient nos jeudis. Au-dessus de nos têtes, le vent de terre faisait craquer les tôles rouillées du toit, la voix de Reine Sans Nom était rayonnante, lointaine, un vague sourire plissait ses yeux tandis qu'elle ouvrait devant nous le monde où les arbres crient, les poissons volent, les oiseaux captivent le chasseur et le nègre est enfant de Dieu.
15	Elle sentait ses mots, ses phrases, possédait l'art de les arranger en images et en sons, en musique pure, en exaltation. Elle savait parler, elle aimait parler pour ses deux enfants, Élie et moi... avec une parole, on empêche un homme de se briser, ainsi s'exprimait-elle. Les contes étaient disposés en elle comme les pages d'un livre, elle nous en racontait cinq tous les jeudis, mais le cinquième était toujours le même, celui de la fin, le conte de l'Homme qui voulait vivre à l'odeur :
20	- ... Enfants, commençait-elle, savez-vous une chose, une toute petite chose ?... la façon dont le cœur de l'homme est monté dans sa poitrine, c'est la façon dont il regarde la vie.

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Télumée devient conteuse à son tour, p 117

1	- Et maintenant, disait grand-mère, maintenant que nous voilà entre nous, raconte-nous quelque chose sur ces Blancs de Galba. Cinq ou six personnes pouvaient tenir dans la case, les unes assises sur le lit, les autres par terre, le dos contre la cloison. Mais un nombre au moins égal se tenait dans la cour, dressant l'oreille, et sitôt que grand-mère avait prononcé ces mots, des têtes se dressaient dans l'embrasement de la porte, des regards anxieux plongeaient sur moi, buvant d'avance mes paroles. Les gens voulaient savoir comment se déroulait la vie à Belle-Feuille, derrière tous ces remparts de verdure, à quoi ressemblait l'intérieur de l'habitation, comment on y mangeait, parlait, buvait, menait le train-train de la vie quotidienne et surtout : qu'est-ce qui compte pour eux dans l'existence, et sont-ils au moins contents de vivre ?... Telle était la question fondamentale qui
5	

10	agitait les âmes tracassées de Fond-Zombi. J'hésitais un peu à répondre, car j'avais déjà parlé les dimanches précédents et en vérité, tout Belle-Feuille tenait dans un dé à coudre. Mon trouble apparaissait à tous et quelqu'un se penchait vers moi les yeux incandescents... calme-toi, reprends la légèreté de ton souffle, ma chère...
15	Là-dessus, les regards se tournaient vers moi et, devant pareille insistance, je me mettais à leur parler de Galba, du visible et de l'invisible, et sans le vouloir un autre Belle-Feuille sortait de ma bouche, de sorte qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'y voir un océan, avec ses vagues et ses brisants, tandis que je ne voulais montrer qu'un peu d'écume. En désespoir de cause, je finissais toujours sur les mots dont Mme Desaragne m'avait saluée tout à l'heure, l'histoire de la béchamel. Ceux qui la connaissaient riaient, mais s'il se trouvait, dans l'assistance, une personne qui venait pour la première fois, elle disait aussitôt avec intérêt: - Si c'est tellement bon, explique-nous comment ça se prépare, pour nos propres entrailles...

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Grammaire

Consigne, dites si cette phrase est simple ou complexe, puis transformez la 2ème proposition en proposition subordonnée circonstancielle de même sens.

l. 8 - J'hésitais un peu à répondre, car j'avais déjà parlé les dimanches précédents

Consigne, combien de proposition subordonnées circonstancielle dans cette phrase et de quelle nature ?

l. 12 - un autre Belle-Feuille sortait de ma bouche, de sorte qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'y voir un océan, avec ses vagues et ses brisants, tandis que je ne voulais montrer qu'un peu d'écume.

Le pouvoir de la parole, p 119-120

1	Adriana était une grosse négresse sur la cinquantaine, aux bras encore gentiment potelés, aux nattes blanches et jaunes, un peu verdâtres par endroits, aux lourdes paupières éternellement rabattues sur des yeux blancs, pour ne pas voir le monde, pour ne pas en être vue...? Elle faisait partie de la cohorte d'épaves, d'errants, de perdus qui traînaient de case en case, en quête d'un vertige. Quand elle ouvrait la bouche, ses paupières se soulevaient à regret et roulant des yeux blancs elle prononçait des
5	paroles étranges, des mots qui semblaient venir d'ailleurs, on ne savait où... mes agneaux égarés, disait-elle, mes petits princes moutonnant des ténèbres, et puis elle redessina sa vie dans l'air, gentiment, innocemment, sachant que nul n'oserait la contredire, soulever ses plumes pour découvrir sa chair :
	- Ah, faisait-elle d'une voix heureuse, ravie, avec une sorte de léger sourire qui lui allait bien, ah, quand vous voyez les cheveux d'une femme qui blanchissent, vous pouvez les laisser blanchir, car on a bien raison de se sacrifier pour les enfants.
10	Ainsi moi, j'ai six filles, mais si je le voulais aujourd'hui même, je pourrais ouvrir boutique avec tout ce qu'elles m'envoient de la Pointe-à-Pitre. Si j'ouvrais mon armoire pour vous montrer ces piles de serviettes neuves, ces robes à plis canons et tout le reste, sans compter la bagatelle, sucre, riz, morue, que je ne mentionne même pas, alors vous comprendriez enfin la position qui est la mienne sur terre. Vous me voyez en loques, avec une case au toit ouvert, vous pourriez me croire en mauvaise passe mais détrompez-vous, mes amis, et passez donc un jour chez moi, je vous ouvrirai mon armoire, peut-être...
15	- ... Vrai, disait aussitôt grand-mère, l'appuyant d'une voix ferme, on voit des gens en robe déchirée, ils dorment et se lèvent dans des cases branlantes mais qui sait ce que ces gens-là possèdent dans leur armoire, qui le sait...?
	Et venant à la rescousse de Reine Sans Nom, le vieux Filao émettait d'une voix flûtée :
	- Une personne parle, et un ange l'entend au ciel.
20	- Ah, la parole, entendait-on, quelle bonne chose...

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Rosalie, grand-mère conteuse, Petit Pays, Gaël Faye, 2016, p 68 à 70

1	Lorsque la maison s'est mise à remuer, je me suis précipité hors de mon lit afin de rejoindre Rosalie. Chaque après-midi, elle avait le même rituel. Elle s'installait sur une natte dans l'arrière-cour, ouvrait sa tabatière en ivoire végétal, prenait des pincées de tabac pour bourrer sa pipe en bois, grattait une allumette et aspirait, les yeux fermés, par petites bouffées, les premiers arômes du tabac frais. Ensuite, elle sortait des fibres de sisal ou des feuilles de bananiers d'un sac en plastique pour confectionner des dessous de verre et des paniers coniques. Elle vendait son artisanat dans le centre-ville pour rapporter un peu
5	

10	d'argent à la maisonnée, qui ne survivait que grâce au petit salaire d'infirmière de Mamie et à des aides ponctuelles de Maman. Rosalie avait des cheveux crépus, gris-blanc, qui se dressaient comme une toque au-dessus de son crâne. Cela donnait à sa tête une forme oblongue dont la dimension semblait disproportionnée pour le cou gracile qui la sou-tenait, on aurait dit un ballon de rugby posé en équilibre sur une aiguille. Rosalie avait presque cent ans. Il lui arrivait de raconter la vie d'un roi qui s'était rebellé contre les colons allemands puis belges et qui avait été exilé à l'étranger car il refusait de se convertir au christianisme. Je n'arrivais pas à m'intéresser à ces bêtises de monarchie et de pères blancs. Je bâillais et Pacifique, agacé, me reprochait mon manque de curiosité. Maman lui rétorquait que ses enfants étaient des petits Français, qu'il ne fallait pas nous ennuyer avec leurs histoires de Rwandais.
15	Pacifique passait des heures à écouter la vieille lui conter le Rwanda ancien, les hauts faits d'armes, la poésie pastorale, les poèmes panégyriques, les danses Intore, la généalogie des clans, les valeurs morales...
20	Mamie en voulait à Maman de ne pas nous parler kinyarwanda, elle disait que cette langue nous permettrait de garder notre identité malgré l'exil, sinon nous ne deviendrions jamais de bons Banyarwandas, « ceux qui viennent du Rwanda ». Maman se fichait de ces argu-ments, pour elle nous étions des petits blancs, à la peau légèrement caramel, mais blancs quand même. S'il nous arrivait de dire quelques mots en kinyarwanda, aussitôt elle se moquait de notre accent. Au milieu de tout ça, je peux vous dire que je me foutais bien du Rwanda, sa royauté, ses vaches, ses monts, ses lunes, son lait, son miel et son hydromel pourri. L'après-midi touchait à sa fin. Rosalie continuait de raconter son époque, ses souvenirs sépia d'un Rwanda idéalisé. Elle répétait qu'elle ne voulait pas mourir en exil comme le roi Musinga. Qu'il était important qu'elle s'éteigne sur sa terre, dans le pays de ses ancêtres. Rosalie parlait doucement, lentement, avec les intonations d'un joueur de cithare, comme un doux murmure. La cataracte lui faisait les yeux bleus. Il semblait toujours que quelques larmes s'apprêtaient à trébucher sur une de ses joues.
25	Pacifique s'abreuvait à plein gosier des paroles de la vieille. Sa tête dodelinait, il se laissait bercer par la nostalgie de sa grand-mère. Il s'est approché d'elle pour serrer sa petite main plate et osseuse entre les siennes et lui a soufflé que les persécutions s'arrêteraient, qu'il était temps de rentrer chez eux, que le Burundi n'était pas leur pays, qu'ils n'avaient pas vocation à rester des réfugiés pour l'éternité. La vieille s'accrochait à son passé, à sa patrie perdue et le jeune lui vendait son avenir, un pays neuf et moderne pour tous les Rwandais sans distinction.
30	Pourtant, ils parlaient bien tous les deux de la même chose. Le retour au pays. L'une appartenait à l'Histoire, et l'autre devait la faire.
35	Un vent chaud nous enveloppait, s'enroulait un instant autour de nous et repartait au loin, emportant avec lui de précieuses promesses. Dans le ciel, les premières étoiles s'allumaient timidement. Elles fixaient la petite cour de Mamie, tout en bas sur terre, un carré d'exil où ma famille s'échangeait des rêves et des espoirs que la vie semblait leur imposer.

Le conte, les mots que l'on se passe de génération en génération, le pouvoir de la littérature.*

**Pour la tradition littéraire française*

[https://fr.wikisource.org/wiki/Histoires_ou_Contes_du_temps_pass%C3%A9_\(1697\)/Original/Texte_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Histoires_ou_Contes_du_temps_pass%C3%A9_(1697)/Original/Texte_entier)

II. Habiter un monde violent

Dès le début du roman, l'importance de la rumeur laisse supposer un fond tragique : cancans, médisances, curiosité malsaine, la vie sur l'île est faite de promiscuité. Le désir de mort plane, comme dans l'épisode de Ti Paille qui dit avoir envie de mort. La buvette est un lieu du roman, lieu convergent qui agrège les désœuvrements et les âmes en mal de vivre imbibées d'alcool. Les pires meurtres seront commis, sur cette terre, baignée des relans de l'esclavage qui en sont jamais loin. Ce livre n'est pas un livre sur l'esclavage, mais l'esclavage y est constamment présent en sourdine, comme un terreau, une fange, un substrat indélébile qui colle à la mémoire des personnages.

A. meurtres et désir de mort

P 56-57	Lynchage de Germain
P 76 b	Ti Paille et son envie de mourir
P 218	Désir d'Amboise de tuer un blanc, quand il passe 7 ans à Paris

De même la rumeur parcourt le livre.

P 38	Les rumeurs qui rabaissent
P 45	Des hommes du village montent aux arbres pour voir le malheur de Toussine après la

	mort de sa fille brûlée
P 68	« la rumeur publique » sur Victoire et Haut-Colbi
P 71-72	Les commères à la rivière « les femmes bruissaient de paroles empoisonnées », « grosses baleines échouées dont au mer en veut plus »
P 75	« la nuit avait des yeux, le vent de larges oreilles »
P 100	« les jeunes oisifs »
P 68	« la rumeur publique » sur Victoire et Haut-Colbi

B. les violences faites aux femmes

Télumée, qui sait se défendre contre le fils Desaragne qui a voulu la violer **p 124-125**, est amoureuse depuis toute petite d'Élie, qui lui dit qu'il n'aimera jamais qu'elle et qui vient mourir près d'elle à la fin du livre, est victime de son alcoolisme : il la bat sans discontinuer, jusqu'à ce qu'elle le quitte. C'est Toussine qui vient la soigner. C'est en se plongeant dans la rivière qu'elle se lavera de ces sévices.

Le début de la violence, Elie bat Télumée, p 157-158

1	Cette nuit-là, Élie rentra encore plus tard qu'à l'ordinaire, et me tirant du lit, il commença à me frapper avec acharnement, sans émettre une seule parole. De cet instant date ma fin et désormais honte et dérision furent mes anges et mes gardiens. Élie revenait au milieu de la nuit et prenant des airs supérieurs... Je suis une étoile filante, négresse, je tais ce qui me plaît et voilà pourquoi tu vas te lever, faire chauffer mon repas sans me donner le temps de battre mes deux paupières. Je ne criais pas sous ses coups, soucieuse uniquement de mettre mes bras en croix afin de préserver mes yeux et mes tempes. Mais cette attitude décuplait sa furie et il me tannait de toutes ses forces en répétant... pour toi six pieds de terre et pour moi le baignoire, ma congresse. Ma peau se couvrit de bleus et de mauves et bientôt nul carré de ma chair ne fut présentable. Je commençai alors à fuir la lumière du jour, car la misère d'une femme n'est pas une tourmaline qu'elle aime à faire étinceler au soleil. Tous les soirs, à la nuit tombante, je glissais ma peau violacée dans les ténèbres et me traînais jusque chez Reine Sans Nom. Elle me faisait m'étendre, allumait une chandelle des douleurs, chauffait au creux de sa main l'huile de carapate dont elle me massait doucement : C'est une abomination, soupirait-elle en me frottant les membres, il devrait te renvoyer plutôt que t'abîmer ainsi ; mais ce sont des choses qui ne restent jamais impunies, et je suis sûre qu'il trouvera son dû... Son ton d'oracle me faisait frissonner.
5	- Ne le maudis pas, bonne-maman, l'homme se noie et si tu le maudis, il n'en rattrapera pas.
10	Mais elle haussait les épaules et secouait tristement la tête :
15	- Je n'ai pas besoin de le maudire, femme, il s'en charge tout seul.

« être une femme sur la terre », c'est être une femme battue, p 166-167

1	Où sont passés tes cris et tes larmes, esprit des grands chemins, négresse planante, où sont passés tes cris ?... Désormais, il ne laissa plus passer un jour sans me voir, sans venir me faire connaître ce que signifie une femme sur la terre. Je le voyais arriver de loin, son beau visage empli d'un calme qui se défaisait à mesure qu'il se rapprochait de la case. Et soudain sa bouche se crispait, ses narines frémissaient, une sorte de courroux froid le pénétrait cependant qu'il se jetait sur moi de toutes ses forces, écumant de rage... tu veux me fuir, mon beau corbeau, tu crois que je te laisserai planer dans les airs, mais tu ne courtiseras pas les nuages car je suis là et bien là, et je peux te l'assurer : le ventre de ma mère m'a expulsé, mais il ne se rouvrira plus pour moi. Chaque fois, après son départ, lorsqu'il en avait fini de m'éparpiller corps et âme sur le plancher, allais m'allonger dans Therbe et les yeux fermés, je m'efforçais d'engloutir Fond-Zombi et moi-même au fond de ma mémoire. Mais les voies du ciel m'étaient fermées, je ne pouvais plus prendre les airs pour refuge et j'avais beau baisser les paupières, je demeurais en bas avec mes souvenirs, brassant des cendres éteintes, refroidies, avec le sentiment amer que j'étais loin du compte, la certitude qu'il me restait bien des découvertes à faire avant que je ne sache ce que signifie exactement cela : être une femme sur la terre.
5	
10	

La mort de l'ange Médard, p 236-237

1	Craignant une trahison, je gardais les ciseaux ouverts sous les draps, contre ma poitrine. Mais au bout d'un moment, l'ange Médard commença à gémir doucement, à la façon d'un tout petit enfant, et les ciseaux toujours en main je me levai, allumai une bougie, m'approchai de la silhouette accroupie contre la table, dans la lumière de la lune qui venait jusqu'au milieu de la pièce. Les yeux de l'ange Médard roulaient dans l'ombre et sa main se crispait sur le bois de la table, comme un qui se retient de crier. M'approchant, je lui demandai s'il voulait que je le dégage, que je le libère du coin enfoncé dans son crâne. Mais il me fit signe de ne pas bouger, que tout était bien. Son visage ne reflétait pas la moindre crainte, et ses yeux étaient fixés sur moi avec l'étonnement de celui qui regarde, non pas au-dehors, mais en lui-même, qui découvre non pas en dehors, mais en lui-même, ce qu'il n'avait jamais soupçonné jusque-là. Par moments, l'abjection reprenait possession de son visage, de sa bouche molle et pincée, de ses yeux qui s'emplissaient d'une eau noirâtre, boueuse. C'étaient comme de petites branches courtes, tordues, hérissées d'épines, qui poussaient d'elles-mêmes à travers sa tête et qu'il émondait presque aussitôt, ses yeux redevenant alors pareils à une eau claire, calme et paisible, qui coule tranquillement vers la mer. Je savais maintenant ce qu'il voulait, ce qu'il avait toujours voulu au fond de lui-même, par-dessous la poche de fiel posée sur son cœur, et, m'agenouillant, essuyant la sueur qui inondait ses joues, je lui dis d'une voix claire et distincte, que je m'efforçai de rendre aussi paisible que son nouveau visage... nous voyons les corbeaux et nous disons: ils parlent une langue étrangère... mais non, les corbeaux ne parlent pas une langue étrangère, les corbeaux parlent leur propre langue et nous ne la comprenons pas...
5	
10	L'ange Médard sourit et je lui tins la main jusqu'à l'aube, agenouillée près de lui, cependant que les gens s'amassaient en silence, devant ma case, contemplant la scène qui se déroulait sous leurs yeux et s'efforçant d'en tirer une histoire, déjà, une histoire qui ait un sens, avec un commencement et une fin, comme il est nécessaire, ici-bas, si l'on veut s'y retrouver dans le décau des destinées.
15	

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Grammaire

Consigne, repérez les proposition ssubordonnées relatives et nalysez-les.

Même violence dénoncée chez Djaili Amadou Amal et Natacha Appanah, deux autrices contemporaines qui osent écrire sur le sujet.

Djaili Amadou Amal, *Les Impatientes*, Emmanuelle Collas éditrice, p 105, 2020

Suivant trois destins de jeunes femmes mariées de force, à l'heure actelle, dans le nord du Cameroun, dans des concessions, Djaili Amadou Amal dénonce les mariages arrangés et les maris violents.

1	Mais, dans ses mauvais jours, Moubarak affichait une humeur massacrante. Il boudait, m'adressant à peine la parole ou se fâchant contre moi au moindre prétexte. Ces jours-là, j'avais tout intérêt à me faire aussi discrète que possible. Heureusement il passait beaucoup de temps dans sa chambre, en avalant des comprimés, et il ne sortait qu'à la nuit tombée. Quand il rentrait très tard, il était ivre à mourir. Même si nous avions chacun une chambre, je devais le rejoindre le
5	soir pour partager sa couche. Mais, les nuits d'ébriété, je m'enfermais dans ma chambre pour ne pas me soumettre à cette disposition conjugale de peur de subir ses mauvais traitements.
	Mais, un soir, il rentra vers deux heures du matin et tambourina à ma porte. J'ignorai sa présence, feignant un sommeil profond. Il insista de plus belle.
15	- Hindou, ouvre! Tu n'as pas le droit de désertre la chambre conjugale. Ouvre sinon je casse tout, et alors tu verras...
	Il faisait tellement de bruit que j'eus peur qu'il ne réveillât la maison. J'avais surtout peur qu'il ne mette sa menace à exécution. Je m'habillai aussitôt. A peine avais-je ouvert la porte que je reçus un coup de poing dans l'œil droit.
	«Voilà pour t'apprendre le respect. Tu n'as pas le droit de fermer la porte à clé. Tu m'attends, quelle que soit l'heure où j'arrive. Est-ce que c'est clair?»
20	Je vacillai et, en quête d'équilibre, saisis les rideaux dont les supports s'abattirent au sol dans un bruit fracassant.

Djaili Amadou Amal, *Coeur du Sahel*, 2023

On y suit la vie difficile des jeunes femmes obligées de quitter leur villages, comme ici, quand leur mère est seule, pour devenir dpomestiques des « Impatientes », les riches épouses des concessions.

1	«Oublie ton mari, Kondem. Quoi qu'il lui soit arrivé, tu ne peux pas t'offrir le luxe de pleurer alors que des bouches innocentes attendent que tu les nourrisses. Si Doubla est parti de son plein gré, il ne mérite pas tes larmes. Et, s'il a été contraint à les suivre, il faut que tu tiennes bon. - Tu as raison.
5	- Laisse partir ta fille. Tu as besoin de son salaire. Comme nous tous. Nous dépendons de ce que nos enfants peuvent rapporter de ces emplois en ville. Cesse d'ignorer la réalité. Même les aveugles, à un moment donné, sont obligés d'ouvrir les yeux. - Tu connais ma préoccupation. Je ne veux pas que l'histoire se reproduise. » Les deux amies se tiennent face à face et leurs têtes se touchent presque. Elles chuchotent, entre deux pauses de plus en plus longues, comme pour donner à chacune le temps de mieux apprécier les
10	propos de l'autre. Seuls les craquements des coques d'arachide entre leurs doigts experts troublent le calme. Un chat miaule et la fillette, intriguée, lâche le sein vide avant de quitter les genoux de sa mère. . « Faydé grandit. Elle ne peut pas rester indéfiniment sous tes pagnes. - Cette ville est dangereuse. Surtout pour une jeune fille si naïve.
15	- Pas plus que ce village. Nous étions toutes naïves quand nous y sommes allées. - Ces gens de la ville... Tu sais comment ils sont! Et si elle se fait violer? Ou pire? - Ici aussi un homme peut l'enlever, la violer ou l'épouser de force, et tu ne peux rien y faire. Violier relève d'ailleurs de la tradition, et c'est ce qui risque de se produire si elle s'attarde plus longtemps ici! » Abandonnant un instant son amie, Kondem se lève et s'affaire dans le coin qui lui sert de cuisine.
20	Elle prend quelques morceaux de bois qui traînent, cherche des brindilles et allume le foyer formé par trois pierres où elle dépose sa marmite. Il suffit de moins de vingt minutes pour que le dîner soit prêt - un repas sommaire, aussi pauvre et ordinaire que celui des jours précédents. Du couscous de farine de mil rouge qui a au moins l'avantage de rassasier, et une sauce de bokko faite de feuilles de baobab séchées puis réduites en poudre dans laquelle nagent quelques niébés. Il n'y a ni viande ni poisson, mais elle découpe un petit morceau d'oignon et de piment jaune pour
25	donner du goût. Puis, d'une voix forte, elle appelle les enfants qui jouent à l'extérieur. Ils accourent sans se faire prier.

Natacha Appanah, *La Nuit au coeur*, Gallimard éditeur, 2025, p 92

Dans ce livre, inoubliable, Natacha Appanah revient sur deux féminicides qui l'ont touché de près et un auquel elle a elle-même échappé.

1	J'ai téléphoné à ma mère sur-le-champ pour lui demander et elle me l'a confirmé : « Oui, Emma a été tuée dimanche matin par son mari. » J'ai raccroché précipitamment. La nuit, une énième dispute, la fuite, la voiture qui démarre, les phares. Je me souvenais encore du visage d'Emma, de ses traits fins, de sa silhouette menue et je ne sais pourquoi, devant cet article que je lis encore et encore, j'entends son rire. D'où
5	vient-il, ce rire? Comment puis-je me souvenir de ce son-là, en particulier ? Est-ce le sien vraiment, est-ce moi qui perds la tête? Je la vois courir, non je me vois courir, je suis aveuglée par les phares, je suis figée sur place, elle est si menue, elle a si peur, j'ai si peur, comment est-elle habillée, la robe rouge est fine, les bretelles même serrées tombent sur les épaules, et la voiture est immense et puissante et l'homme s'arrête à temps et l'homme appuie sur l'accélérateur. Il suffit d'un rien. Je suis dans la nuit à nouveau et je dois m'enfuir.
10	Derrière le buisson, j'ai attendu que ça passe. Ça. Les vagues de nausée, les reflux de souvenirs. Les images qui apparaissent et disparaissent, comme sous l'effet d'une ampoule capricieuse. Le cœur qui grossit dans tout le corps, la grenade sur le point d'exploser. La peur qui glace. Les larmes chaudes et intarissables. C'est la grande tristesse d'une vie qui se termine dans un fossé. C'est le châtiment terrible d'être tué par la personne qui dit vous aimer.
15	Dans les jours qui ont suivi, j'ai lu les journaux avec beaucoup d'attention mais peu de choses étaient rapportées, ou peut-être que tous les articles n'étaient pas mis en ligne. D'un côté, je voulais avoir des détails, connaître l'enchaînement des événements qui avait conduit à ce meurtre. Je me disais que si je vivais encore à Maurice, j'aurais demandé à mon rédacteur en chef de couvrir moi-même cette affaire. Mais d'un autre côté, j'étais soulagée d'être loin, de ne pas savoir, d'avoir une excuse pour ne pas m'impliquer. Dans les rares
20	conversations que j'ai eues avec ma mère à ce sujet, elle rechignait à en parler, disant ne pas avoir d'informations, et je savais que les mécanismes de la société traditionnelle mauricienne faisaient leur travail de floutage. Ce n'est pas seulement triste d'être tuée comme ça, c'est honteux aussi, ça fait scandale, ça fait parler les autres, ça jette l'opprobre. J'entendais, en sous-texte : Qu'est-ce qu'elle a fait pour le pousser à bout ? Est-ce vraiment uniquement sa faute à lui? Mais je n'étais pas prête, pas encore. J'avais moi-même encore tellement honte.
25	La mémoire est un choix, la mémoire est un fantôme patient. Dans les mois qui ont suivi, je pensais à Emma, je pensais à sa mort horrible, je me demandais où étaient ses enfants, mais j'effleurais son souvenir avec précaution seulement comme on entrouvre une boîte à souvenirs et je la refermais très vite, les mains tremblantes. Je ne voulais pas retourner là-bas. Là-bas : ce trou qui est devenu à la fois un puits auquel je viens m'abreuver et un abîme dans lequel je ne veux pas tomber. Là-bas : cet angle mort de ma vie que j'évite à tout prix.

L'effacement de la femme, p 232

1	Sur le chemin du retour, dans la voiture de Maya, je pense à l'effacement de l'existence d'Emma. Elle est devenue cette femme tuée par son mari - un être unidimensionnel. Le silence de sa famille après sa mort, le peu de photos qui existent d'elle, la confusion sur la date même de son anniversaire, ce procès de l'accusé qui devient en réalité le procès de la victime puisque le tueur ne cesse de pointer les manquements de son épouse, la honte ressentie par quelques membres de sa famille du fait de cette fin horrible. La honte, ce foutu sentiment qui naît de conventions sociales, de traditions éculées et qui est nourri par le maintien des valeurs patriarcales, ce foutu sentiment qui agit comme un poison et qui diffuse encore ses aigreurs des décennies plus tard. Comme m'avait dit Maya en secouant la tête, « sa la mort ti fer vilain ». Fer vilain est une expression créole qui signifie avoir un mauvais comportement, une attitude qui provoque la désapprobation, qui apporte une mauvaise réputation. La mort violente d'Emma et les rumeurs qui l'ont entourée entachaient la réputation de sa famille.
5	
10	Il me vient cette pensée que le silence de cette famille après sa mort était peut-être aussi une manière de se protéger de la violence des rumeurs, des hypothèses et des théories. C'est maladroit mais peut-être qu'elle a eu cette intention charitable, cette famille, sans penser que ce silence serait un autre cercueil.

C. L'esclavage

relevé des occurrences concernant l'esclavage

P 73	« elle connaissait aussi de vieux chants d'esclaves »
P 81-82	Dialogue man Cia – Télumée évoquant l'esclavage
P 83	« tout cela s'était déroulé ici »
P 105	Les Desaragne, « c'était les descendants du Blanc des Blancs »
P 110-111	Mme Desaragne apprend à Télumée à amidonner les cols de chemises
P 123-124	Dialogue raciste entre Mme Desaragne et sa cousine, « Vous avez l'art, ma cousine, de vous entourer de beaux objets »
P 124-125	Le viol avorté
P 201-202	Le travail dans les champs de cannes à sucre qui rappelle l'esclavage
P 217	Le « cauchemar » d'Amboise quand il échoue à s'intégrer à Paris
P 219	La remarque d'Amboise sur l'esclavage « battus pour 100 ans »
P 241	Bilan de la vie de Télumée, retour sur l'esclavage

Extraits

Mme Desaragne et ses relans racistes, p 110-111

1	Je malaxais soigneusement l'amidon, me tenant sur le qui-vive, toute prête à esquiver, à me faufiler à travers les mailles de la nasse qu'elle tissait de son souffle, j'étais une pierre au fond de l'eau et je me taisais.
5	- ... Ah, continuait-elle, du ton et de l'air de quelqu'un qui regarde le ciel et dit : il va faire beau, ah, savez-vous au juste qui vous êtes, vous les nègres d'ici?... vous mangez, vous buvez, vous faites les mauvais, et puis vous dormez... un point c'est tout. Mais savez-vous seulement à quoi vous avez échappé ?... sauvages et barbares que vous seriez en ce moment, à courir dans la brousse, à danser nus et à déguster les individus en potée... on vous emmène ici, et comment vivez-vous ?... dans la boue, le vice, les bacchanales... Combien de coups de bâton ton homme te donne-t-il ?... et toutes ces femmes, avec leurs ventres à crédit ?... moi, je préférerais mourir, mais vous, c'est ce que vous aimez: drôle de goût, vous vous vautrez dans la fange, et vous riez.
10	Je me faufilais à travers ces paroles comme si je nageais dans l'eau la plus claire qui soit, sentant sur ma nuque, mes mollets, mes bras, le petit vent d'est qui les rafraîchissait, et, me félicitant d'être sur terre une petite négresse irréductible, un vrai tambour à deux peaux, selon l'expression de man Cia, je lui abandonnais la première face afin qu'elle s'amuse, la patronne, qu'elle cogne dessus, et moi-même par en dessous je restais intacte, et plus intacte il n'y a pas.

Le travail de la canne à sucre, p 201-202

1	Un contremaître me désigna ma tâche et je me trouvai d'un seul coup plongée au cœur de la malédiction. Les sabres coupaient au ras du sol et les tiges s'affaissaient, les piquants voltigeaient, s'insinuaient partout, dans mes reins, mon dos, mon nez, mes jambes, pareils à des éclats de verre. Sur le conseil d'Olympe, j'avais entouré mes mains de bandages serrés très fort, mais ces diables de piquants s'enfonçaient dans le linge, mes doigts comprimés ne m'obéissaient plus et bientôt je rejetai toutes ces
5	bandes, entrai carrément dans le feu des cannes. Olympe y allait de son coutelas comme un homme et j'amassais derrière elle, courant penchée, ficelant penchée, triant et empilant le plus vite possible, pour ne pas être en reste avec les femmes qui s'exécutaient sans une plainte, autour de moi, anxieuses d'arriver aux vingt piles qui constituent une journée, vingt piles de vingt-cinq paquets, dix mille coups de coutelas, quelques pièces de zinc aux initiales de l'Usine, morue sèche, huile, sel, farine
10	France et rhum de l'Usine, mélasse de l'Usine, sucre brut de l'Usine au prix obligatoire de l'Usine, passe-passe, deux sous pour un. Peu à peu, je me faisais maudite et quelques jours plus tard, je n'attachais plus les cannes mais j'y entrais avec mon vieux coutelas, dans la voltige des piquants et des essaims d'abeilles, de frelons qui se levaient avec le soleil, attirés par les vapeurs lourdes et enivrantes du jus de canne frais. J'allais déjà au même rythme qu'Olympe, je prenais le roulement des hommes et bientôt je sus que les poignets de petite mère Victoire, ceux qu'elle avait mis au bout de mes bras, étaient de fer. Nous arrivions à pied d'œuvre sur les quatre heures du matin, mais c'est sur les neuf heures que le soleil était assez haut dans le ciel
15	pour tomber sur nous, véritablement, transpercer les chapeaux de paille et les robes, les peaux humaines. Là, dans le feu du ciel et des piquants, je transpirais toute l'eau que ma mère avait déposée dans mon corps. Et je compris enfin ce qu'est le nègre: vent et voile à la fois, tambourier et danseur en même temps, feinteur de première, s'efforçant de récolter par pleins paniers cette douceur qui tombe du ciel, par endroits, et la douceur qui ne tombe pas sur lui, il la forge, et c'est au moins ce qu'il possède, s'il n'a rien.

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Grammaire

Consigne, transformez cette proposition infinitive en proposition subordonnée circonstancielle de même sens.

l. 6 - pour ne pas être en reste avec les femmes

Consigne, transformez les deux subordonnées relatives ci-dessous en groupes nominaux.

l. 6-7 - avec les femmes qui s'exécutaient sans une plainte, autour de moi, anxieuses d'arriver aux vingt piles qui constituent une journée

Consigne, repérez les deux points de grammaire dans cette phrase ci-dessous, sur lesquels vous seriez susceptibles d'être interrogés à l'oral.

l. 10 - je n'attachais plus les cannes mais j'y entrais avec mon vieux coutelas, dans la voltige des piquants et des essaims d'abeilles, de frelons qui se levaient avec le soleil, attirés par les vapeurs lourdes et enivrantes du jus de canne frais.

Le bilan de Télumée, p 241

1	Des nuages vont et viennent, une clarté s'élève et puis disparaît, et je me sens impuissante, déplacée, sans aucune raison d'être parmi ces arbres, ce vent, ces nuages. Quelque part, depuis le fond de la nuit, s'élèvent les notes discordantes, toujours les mêmes, d'une flûte et qui bientôt s'éloignent, s'apaisent. Alors je songe non pas à la mort, mais aux vivants en allés, et j'entends le timbre de leurs voix, et il me semble discerner les nuances diverses de leurs vies, les teintes qu'elles ont eues,
5	jaunes, bleues, roses ou noires, couleurs passées, mêlées, lointaines, et je cherche moi aussi le fil de ma vie. J'entends les paroles, les éclats de rire de man Cia là-bas au milieu de ses bois, et je pense à ce qu'il en est de l'injustice sur la terre, et de nous autres en train de souffrir, de mourir silencieusement de l'esclavage après qu'il soit fini, oublié. J'essaye, j'essaye toutes les nuits, et je n'arrive pas à comprendre comment tout cela a pu commencer, comment cela a pu continuer, comment cela peut durer encore, dans notre âme tourmentée, indécise, en lambeaux et qui sera notre dernière prison. Parfois mon cœur se fêle et je me demande si nous sommes des hommes, parce que, si nous étions des hommes, on ne nous aurait pas traités ainsi, peut-être. Alors je me lève, j'allume ma lanterne de clair de lune et je regarde à travers les ténèbres du passé, le marché, le marché où ils se tiennent, et je soulève la lanterne pour chercher le visage de mon ancêtre, et tous les visages sont les mêmes et ils sont tous miens, et je continue à chercher et je tourne autour d'eux jusqu'à ce qu'ils soient tous achetés, saignants, écartelés, seuls. Je promène ma lanterne dans chaque coin d'ombre, je fais le tour de ce singulier marché, et je vois que nous avons reçu
10	comme don du ciel d'avoir eu la tête plongée, maintenue dans l'eau trouble du mépris, de la cruauté, de la mesquinerie et de la délation. Mais je vois aussi, je vois que nous ne nous y sommes pas noyés... nous avons lutté pour naître, et nous avons lutté
15	

	pour renaître... et nous avons appelé « Résolu » le plus bel arbre de nos forêts, le plus solide, le plus recherché et celui qu'on abat le plus...
--	--

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Grammaire

Consigne, réécrivez la phrase ci-dessous avec une autre proposition subordonnée relative.

l. 2 - Quelque part, depuis le fond de la nuit, s'élèvent les notes discordantes, toujours les mêmes, d'une flûte et qui bientôt s'éloignent, s'apaisent.

Ce texte nous rappelle la prise de position ironique contre l'esclavage de Montesquieu, au milieu du XVIII^e siècle.

Montesquieu, L'esprit des lois, « De l'esclavage des nègres », 1748

Montesquieu utilise l'ironie pour dénoncer les esclavagistes. Il est un anti-esclavagiste militant, contrairement à ce que pourrait laisser supposer certaines phrases sorties de leur contexte. En ridiculisant les arguments en faveur de l'esclavagisme, Montesquieu montre la brutalité des Européens avec les Indiens, le racisme qui justifie la traite des Noirs et l'impiété de ceux qui se disent chrétiens.

1	Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais : les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.
5	Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir. Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée. On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.
10	Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence. Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.
15	De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

III. Habiter un monde merveilleux

Lelivre de SSB mêle la violence et la lumière. Ses personnages ont une force vive et une capacité à la résilience qui les rendent aptes au bonheur. D'ailleurs, Télumée n'attend-elle pas sa mort dans la « joie », à la fin du livre !

A. les coups de foudre

Mêlant points de vue et dialogues, ces scènes de rencontre sont irrésistibles et teintées d'humour.

P 34-35	La rencontre de Toussine et Jérémy
P 67	Victoire et Haut-Colbi
P 88-89	Télumée et Elie
P 130	L'homme Amboise et son regard

B. les éclaircies

Le roman est parsemé de moments d'éclaircies comme lorsque Télumée fait son jardin, plusieurs fois dans le livre, avec Toussine, avec Amboise, seule.

P 40	Les années de bonheur ente Toussine et Jérémy
P 151-152	Bonheur de Télumée et Elie, quand ils agrandissent leur case, la libellule
P 213-214	Le jardin d'Amboise et Télumée
P 240-241	Le jardin de Télumée
P 245-246	« alors que devenue sève d'herbe folle », « je mourrai là, comme je suis, debout, dans mon jardin, quelle joie !...

C. les bains

Malgré la chaleur qui règne sur l'île, les moments de bain sont comme des moments suspendus en harmonie totale avec la nature luxuriante.

Télumée et Elie se baignent dans la rivière après avoir lavé le linge, p 93-94

1	Nous prenions le sentier de la rivière, celui-là même où il avait surgi pour la première fois, où mon étoile s'était levée. La rivière de l'Autre Bord avait trois branches et délaissant le gué habituel, qui servait de fontaine à Fond-Zombi, nous sautons de roche en roche vers un bras plus isolé, où tombait une cascade, sur un trou d'eau profonde qu'on appelait le Bassin bleu.
5	Cependant qu'Élie donnait la chasse aux écrevisses, soulevant une à une les pierres, je choisisais une belle roche pour mon linge et commençais à le savonner, à l'étreindre et le fouailler comme bourreau sa victime. De temps en temps, Elie poussait un cri perçant lorsqu'une écrevisse le pinçait aux doigts, à l'instant de la glisser dans une de ses boîtes en fer. Le soleil montait lentement au-dessus des arbres, et quand il prenait la rivière de fouet, sur les dix heures, je m'aspergeais d'eau, prenais mon linge et m'aspergeais encore, et soudain n'y tenant plus je me jetais tout habillée dans la rivière. Ainsi toutes les heures, jusqu'à ce que toute la pile de linge me soit passée par les mains. Alors Elie venait à moi et nous plongeions ensemble, tout habillés,
10	lâchions nos craintes, nos jeunes appréhensions au fond du Bassin bleu. Puis nous nous faisions sécher sur une longue roche plate, toujours la même, à la dimension exacte de nos corps et cependant que la parole allait, venait, je me sentais envahie par la pensée qu'une petite chose était sur la terre, de la même grandeur que moi, qui m'aimait, et c'était comme si nous étions sortis du même ventre, en même temps. Élie se demandait s'il se ferait aux petites lettres car il voulait devenir employé aux douanes, s'il plaît à Dieu. Il poussait toujours devant lui le même rêve, dont je faisais partie...

Télumée se baigne en arrivant chez man Cia, p 192

1	Au lieu de prendre la route du morne, qui m'obligerait ensuite à remonter par Fond-Zombi, je coupais droit sur les bois de man Cia par un sentier de traverse qui s'insinuait au fil des pentes sauvages, longeait les champs de cannes de l'usine Galba, la raffinerie et ses cuves à vesou', ses quatre gargouilles, sa cheminée blanche dominant un paysage de champs de cannes appartenant à l'Usine, de cases appartenant à l'Usine et de nègres à l'intérieur de ces cases, appartenant à l'Usine, eux aussi. Je
---	--

5	me dépêchais, à cause de l'odeur de bagasse?, , de sueur, je franchissais le gué de la rivière et une fois sur l'autre bord, c'était l'ombre bleue des bois de man Cia. Je ne la trouvais jamais dans la clairière, mais une grande terrine de terre cuite m'attendait devant sa case, au soleil, emplie d'une eau violacée par toutes sortes de feuillages magiques, paoca, baume commandeur, rose à la mariée et puissance de Satan. Aussitôt j'entrais dans le bain, j'y lâchais toutes mes fatigues de la semaine, prenant bien soin de réunir mes mains en creux, comme un bol, pour en déverser
10	neuf fois le contenu au milieu de ma tête. Je sortais de la terrine, j'enfilais une culotte et me mettais au soleil non sans jeter, de temps à autre, un bref coup d'œil à la ronde, dans le cas où les halliers se mettraient à avoir des yeux. Puis je m'habillais, je me coiffais à une glace fixée au tronc du manguier, et soudain j'entendais une petite toux sèche derrière mon dos et sans détourner la tête, je disais... c'est toi man Cia, tu es là ?... et elle faisait hem hem du fond de sa gorge, et c'était bien ça, elle était là.

Téluée a préparé un bain à Amboise, p 215-216

1	En fin d'après-midi, les bêtes rentrées, il se dépouillait de ses vêtements en loques, rudes et épais, couleur de notre terre, les pliait et les déposait sur le dôme d'un jeune oranger, et, nu dans le jour finissant, il m'attendait. Et c'était là une autre heure que j'aimais, car ses muscles au repos m'espéraient et je venais à lui, je l'arrosais d'une eau parfumée à la citronnelle que j'avais eu soin de mettre à tiédir au soleil, depuis le matin. L'eau coulait en murmurant contre son corps et l'odeur de l'eau pénétrait l'air,
5	qui s'imbibait comme de verdure, tandis qu'Amboise s'ébrouait et faisait de longues giclées qui me transperçaient, me mouillaient, m'emportaient. Chaque jour, j'endossais ma robe de cannes, ma seconde peau, deux sacs de farine assouplis par les lessives et tout imprégnés de ma transpiration. C'était une chose informe, sans vie, retenue à ma taille par un madras de la Reine, celui aux grands carreaux jaune pâle de soleil au déclin. Je pliais ce madras en biais, juste au niveau de mes reins, afin
10	qu'il les soutienne quand je me baisserais et me lèverais, me relèverais et me baisserais, au long du jour, semant et sarclant. Je n'avais aucun talent pour me coiffer au goût du jour, à la montée ou bien à l'embusquée, et chaque matin ma tête s'emplissait de nattes que je m'efforçais de séparer le plus bellement possible, avant de les arranger en couronne. Ainsi parée, assise à l'ombre de la case, je craignais le regard d'Amboise et que ne s'y glisse quelque regret, une déception. Mais il me devinait toujours, il renversait la tête pour recevoir une brise de terre qui se levait, avec le soir, et puis me gratifiant de son regard savant,
15	passionné, innocent, il me disait combien il me trouvait belle dans cette robe à ma forme, sans fard ni mode... car ce sont les cadavres, ajoutait-il souriant, ceux qui ont quelque chose à cacher, que l'on apprête et grime...

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Grammaire

Consigne, analysez cette phrase. Phrase simple ou phrase complexe ? Pourquoi ?

l. 2 - Et c'était là une autre heure que j'aimais, car ses muscles au repos m'espéraient et je venais à lui, je l'arrosais d'une eau parfumée à la citronnelle que j'avais eu soin de mettre à tiédir au soleil, depuis le matin.

Consigne, analysez cette négation.

l. 10-11 - Je n'avais aucun talent.

Consigne, combien de proposition subordonnées relatives dans cette phrase : analysez, expliquez ?

l. 15-16 - car ce sont les cadavres, ajoutait-il souriant, ceux qui ont quelque chose à cacher, que l'on apprête et grime

Activité d'écriture d'appropriation

1 h – 30 min d'analyse des images – 30 min d'écriture

Sujet

Choisissez l'un de ces deux tableaux et écrivez ce que vous voyez, ce qui pourrait s'apparenter à un souvenir, à la manière de Simone Schwarz-Bart.

Consignes – barème

Les cinq consignes débouchent sur un critère valant 2 points de l'évaluation / 10 points.

- 1-Votre texte fera une vingtaine de lignes.
- 2-Il est au passé.
- 3-Débutez-le par ce qui pourrait s'apparenter à un adage ou un proverbe, réel ou fictif.
- 4-Soignez la langue (ponctuation).
- 5-Insérez un certain nombre de procédés d'écriture (figures de style, effets sonores, effets de rythme, etc) pour le rendre poétique.



Illustration possible des jardins du livre

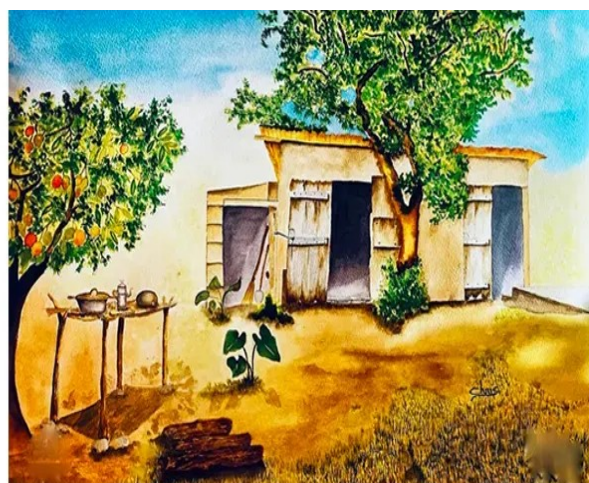


Illustration de la case de Toussine ou de Télumée

Paul Gauguin, *Martinique*, 1887
https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Gauguin#/media/Fichier:Paul_Gauguin_087.jpg

Imé-Jahina « Chris » Ladéon, aquarelliste, Martiniquaise, débarquée sur l'île Saint-Martin, il y 30 ans et qui partage désormais son temps entre la Friendly Island et la Guadeloupe, *Cases créoles*
<https://www.le97150.fr/culture-et-loisirs/culture/depuis-toujours-les-paysages-les-habitants-et-les-couleurs-de-saint-martin-ont-inspire-les-peintres-de-lile>

Sujet d'exposé
ou proposition de de travail à la maison

Proverbes et dictons, contes et légendes, rituels, chants populaires : qu'apportent-ils au récit de Télumée ?

Consigne, à partir de ces relevés que vous irez relire, que vous compilerez et classerez, vous montrerez quel intérêt ils ont pour le livre et quels effets ils produisent sur le lecteur.

Proverbes et dictons	Contes et légendes, rituels
P 31	P 34 b, « la Guiabliesse »
P 38 h	P 40, Jérémy sorcier
P 42 b	P 50, les ailes de Victoire
P 44 m	P 58, la folie antillaise
P 72 b	P 76-77, le récit du père Abel sur la transformation de man Cia en oiseau
P 99	P 77-78, les pouvoirs de man Cia
P 99	P 94, le conte de l'oiseau savant
P 123	P 96-97, le conte de l'homme à l'odeur qui conduit son cheval → « c'est toi qui dois conduire ton cheval », p 98
P 161	P 165, rituel de désenchantement de la case
	P 194, man Cia transformée en chien

Il manque à ces relevés les extraits de chansons populaires créoles qui jalonnent le livre.

Sujet de dissertation
p 284-285 de notre édition, sujet et méthode sont donnés

sujet

Pluie et vent sur Télumée Miracle n'est-il qu'un recueil d'histoires, de contes, de chansons ?

Conclusion

Je voudrais terminer l'étude de ce livre par la lumière qui s'en dégage, l'idée que c'est l'art, la littérature qui nous sauvent. N'est-ce pas, justement, à la fin de ce récit que Télumée a raconté – que Simone Swartz-Bart nous a fait croire qu'elle a raconté ; l'a-t-elle vraiment raconté ? Est-ce là l'important : le récit est là ! – que nous nous rendons compte, avec émotion, que seuls les mots ont ce pouvoir rédempteur, ce pouvoir de résilience, qui permet à Télumée d'attendre la mort dans la joie, d'être heureuse ? Je crois que ce texte de Natache Appanah ne serait pas renié par Simone Swartz-Bart. Pour conclure, je mettrai donc en parallèle, en miroir, ces deux extraits de ces deux autrices (XXe siècle pour le texte de SSB, écrit en 1972, XXIe siècle pour celui de Natacha

Appanah, écrit en 2025). Car la littérature n'a de pouvoir – de mémoire – que si elle est écoutée, lue, partagée.

Le pouvoir de la parole, p 119-120

1	Adriana était une grosse négresse sur la cinquantaine, aux bras encore gentiment potelés, aux nattes blanches et jaunes, un peu verdâtres par endroits, aux lourdes paupières éternellement rabattues sur des yeux blancs, pour ne pas voir le monde, pour ne pas en être vue...? Elle faisait partie de la cohorte d'épaves, d'errants, de perdus qui traînaient de case en case, en quête d'un vertige. Quand elle ouvrait la bouche, ses paupières se soulevaient à regret et roulant des yeux blancs elle prononçait des
5	paroles étranges, des mots qui semblaient venir d'ailleurs, on ne savait où... mes agneaux égarés, disait-elle, mes petits princes moutonnant des ténèbres, et puis elle redessina sa vie dans l'air, gentiment, innocemment, sachant que nul n'oserait la contredire, soulever ses plumes pour découvrir sa chair : - Ah, faisait-elle d'une voix heureuse, ravie, avec une sorte de léger sourire qui lui allait bien, ah, quand vous voyez les cheveux d'une femme qui blanchissent, vous pouvez les laisser blanchir, car on a bien raison de se sacrifier pour les enfants.
10	Ainsi moi, j'ai six filles, mais si je le voulais aujourd'hui même, je pourrais ouvrir boutique avec tout ce qu'elles m'envoient de la Pointe-à-Pitre. Si j'ouvrais mon armoire pour vous montrer ces piles de serviettes neuves, ces robes à plis canons et tout le reste, sans compter la bagatelle, sucre, riz, morue, que je ne mentionne même pas, alors vous comprendriez enfin la position qui est la mienne sur terre. Vous me voyez en loques, avec une case au toit ouvert, vous pourriez me croire en mauvaise passe mais détrompez-vous, mes amis, et passez donc un jour chez moi, je vous ouvrirai mon armoire, peut-être...
15	- ... Vrai, disait aussitôt grand-mère, l'appuyant d'une voix ferme, on voit des gens en robe déchirée, ils dorment et se lèvent dans des cases branlantes mais qui sait ce que ces gens-là possèdent dans leur armoire, qui le sait...? Et venant à la rescousse de Reine Sans Nom, le vieux Filao émettait d'une voix flûtée : - Une personne parle, et un ange l'entend au ciel.
20	- Ah, la parole, entendait-on, quelle bonne chose...

Natacha Appanah, La Nuit au coeur, Gallimard éditeur, 2025, p 124-125

1	Souvent, depuis que j'ai décidé d'écrire ce livre, je perds la foi en ce travail. Ce projet fou de retourner la peau d'une partie de ma vie en racontant son angle mort et sa violence, d'aller à la recherche d'Emma et y parvenir à peine parce que c'est trop tard, de retenir Chahinez dans la lumière du jour à tout prix. De raconter leur mort à toutes les deux même si aucun vivant ne peut réellement parler de ça, de cette chose inéluctable que chacun d'entre nous traverse, absolument seul. De lier ces deux femmes
5	à ma vie, à croire qu'elles m'attendaient, tels des fantôme patients, de tricoter entre nous une sororité, de les tenir comme ça, à bout de bras, dans une sorte d'obscurité, de silence et d'impuissance de l'écriture. J'entends une voix, en créole, qui dit : <i>Ki literatir to pe fabrike enkor</i> , quelle littérature fabriques-tu encore ? Le mot « littérature » en créole, <i>literatir</i> , peut avoir, dans certaines situations, une connotation ironique. Mensonges, simagrées, bêtises, salades, perte de temps. Je ne sais pas à qui exactement appartient cette voix mais elle s'adresse à moi. Peut-être vient-elle de
10	cette partie de moi-même que j'ai volontairement effacée et qui sait combien cette <i>literatir</i> a été pour moi un miroir aux alouettes, combien je l'ai confondue avec tous les sentiments glorieux du monde : l'amour, la bonté, la générosité, l'altruisme, le courage, le dépassement de soi, alors qu'en réalité, il n'en était rien. Combien elle m'a embobinée, asservie. Peut-être que j'aurais dû m'éloigner de ce monde, faire un autre travail, plus palpable, quelque chose que j'accomplirais avec mes mains, mon expertise, ma sueur, des outils lourds, et je serais venue ici, à Cenon, avec des solutions concrètes qui apaisent le chagrin, qui proposent, qui assurent un lendemain meilleur.
15	Mais non, j'ai choisi la <i>literatir</i> comme si c'était la seule issue, comme si c'était le seul chemin éclairé qui s'offrait à moi quand je suis sortie de ce trou dans lequel je suis tombée à dix-sept ans, et j'ai raconté toutes ces histoires avec tous ces mots jusqu'ici. Jusqu'à maintenant.

Cet extrait peut-être étudié en explication linéaire.

Grammaire

*Consigne, combien de proposition subordonnées circonstancielles repérez-vous dans ce passage ?
Pouvez-vous les nommer, expliquer leur fonctionnement, les remplacer par des groupes
nominaux ?*

Souvent, depuis que j'ai décidé d'écrire ce livre, je perds la foi en ce travail. Ce projet fou de retourner la peau d'une partie de ma vie en racontant son angle mort et sa violence, d'aller à la recherche d'Emma et y parvenir à peine parce que c'est trop tard, de retenir Chahinez dans la lumière du jour à tout prix. De raconter leur mort à toutes les deux même si aucun vivant ne peut

réellement parler de ça.

Lecture cursive

*Pourquoi proposer aux élèves le livre de **Natacha Appanah, La Nuit au coeur**, Gallimard éditeur, 2025 ?*

- 1- L'écrivaine, Mauricienne, fait allusion à ses racines créoles.
- 2- Le thème des violence faites aux femmes y est central.
- 3- Le passé escalvagiste, comme terreau de malheur et de malédiction, y est parfois évoqué.
- 4- La même lumière émane de l'écriture, la même beauté du monde y est rédemptrice et prometteuse de résilience.

Natacha Appanah, La Nuit au coeur, Gallimard éditeur, 2025, p 249

1	Ce secret, ce voile levé sur ce qui a été ta dernière nuit et ces mots arrivent bien trop tard. Ils ne peuvent plus rien pour toi, pour ta mémoire, pour ton souvenir. Il ne reste plus qu'à prendre sa tête entre ses mains et pleurer. Ta nuit comme ta vie, Emma, se terminent dans le fossé.
5	Tes enfants dorment encore d'un sommeil paisible. Ta mère s'est réveillée tout à l'heure avec un bras paralysé et elle a pensé à toi sans savoir ce que cette pensée signifiait en réalité, une prémonition, un pressentiment ou l'angoisse ordinaire d'une mère. Tes sœurs, tes frères sont encore dans leur lit. Et moi, à plus de onze mille kilomètres, je ne pense pas à toi. L'aube que tu espérais a enfin glissé sur les champs avec son voile blanc d'été et la rosée sur les plantes est apparue en gouttelettes délicates. Les reliefs et les contours du Corps de Garde apparaissent lentement contre le ciel qui pâlit. Bientôt, ton corps sera dans la lumière du jour.
10	Je cherche désespérément dans ce matin d'été, dans ce dimanche naissant, dans tous les mots qui existent sur cette terre, je cherche un baume une beauté une douceur une délicatesse une caresse un chant pour t'accompagner, Emma, pour que tu sois moins seule désormais.